
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 21/1 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.1.58842

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Enfin, un dernier chapitre passe en revue d'autres mss allemands anciens, soit de Burchard, soit en rapport avec lui.

Bienvenus de tous les chercheurs, une identification des chapitres du Décret et l'indication de leur provenance (sous les réserves indiquées, p. 169–171). Suit un Registre selon l'ordre alphabétique des sources et une table d'incipit. Trente-deux précieuses photographies documentent un ouvrage désormais indispensable au chercheur.

Qu'il soit permis à un lecteur attentif de formuler quelques remarques. Il me semble que les auteurs se sont fait la partie belle. Ils passent sous silence des éléments qui auraient dû être envisagés. Ainsi, le ms. qui fut à l'origine de l'édition princeps. Ainsi aussi les deux « anciens » mss Clm 5801c et 18094 dont j'avais cependant signalé certaines caractéristiques archaïques dans mon article (p. 13, 14). A propos de 12.29, ils constatent que F et B ont suppléé *de Iepte discernens* et que, dans K, le correcteur a oublié cette suppléance. Ne faudrait-il pas conclure que, dans le modèle copié (ou les modèles copiés) ces mots manquaient?

Je voudrais traiter à part les modifications en fin des livres 2, 3 et 9. Volontiers j'admets l'argumentation proposée. Ce désordre, qui ne correspond pas à l'ordre logique de V, est une conséquence de la diversité, dans F, des espaces disponibles. Il faut cependant, me semble-t-il, tenir compte que cet ordre de F, bien qu'illogique, devient définitif, et que F daterait de l'époque même de Burchard. Pourquoi se refuse-t-on obstinément à indiquer (même entre crochets) cette suite des chapitres qui se généralisera. On sait combien les « séries » sont importantes dans l'établissement des filiations. Quant à l'ordre logique, les copistes s'en souciaient-ils? Faut-il rappeler que le chapitre 23 du livre 2 trouve souvent place, non seulement dans le texte, mais ensuite aussi dans la *capitulatio*, après le chapitre 18? Quant à l'attention au sens du texte que pouvaient avoir les compileurs, on n'oubliera pas que la grossière homoioteuton dans un texte de Cyprien, qui rend celui-ci inintelligible, et qui se constate dans tous les mss de 74 titres (ch. 207, éd. p. 133) se retrouve chez Anselme de Lucques et chez Gratien, bien qu'elle ait été corrigée par la Collection en Quatre Livres.

Une dernière remarque. Il faudrait, du moins je le pense puisque c'est cela qu'on leur demande, que les analyses paléographiques soient mises en rapport avec le texte (comme cela a été fait pour V et partiellement pour F). Faute de quoi elles apparaissent comme des rébus et il ne reste d'autre recours à qui veut y voir clair que de mettre le microfilm (s'il le possède) sur le lecteur de films afin de concrétiser textuellement ce qui est relevé paléographiquement.

Quant à l'édition projetée, elle pose une fois de plus le problème fondamental: que doit-on éditer? Le texte originel (pour autant qu'on puisse l'atteindre) ou le *textus receptus*? L'étude ici recensée est passionnante, elle éclaire bien des points restés jusqu'ici dans l'ombre et constitue un fondement solide pour les études ultérieures. L'examen de la tradition manuscrite, pour lequel j'ai rédigé un questionnaire aide-mémoire dans le Reprint de l'édition princeps (Aalen, 1992) p. 39–42 est pleine d'enseignements, ou plutôt de questions, signalisées déjà par Otto Meyer il y a bientôt 60 ans: diffusion, textes ajoutés et aussi initiales. Qu'on n'oublie surtout pas les abrégés: celui d'Echternach (Paris, B. N. lat. 8922) est du genre « économique »: il omet tout simplement les chapitres dont la rubrique est *de eadem re*.

Gérard FRANSEN, Louvain-la-Neuve

Thomas HILL, Könige, Fürsten und Klöster: Studien zu den dänischen Klostergründungen des 12. Jahrhunderts, Frankfurt am Main (Lang) 1992, 392 p. (Kieler Werkstücke: Reihe A, Beiträge zur schleswig-holsteinischen und skandinavischen Geschichte, 4).

Pourquoi fondait-on des monastères dans le Danemark du XII^e siècle? C'est la question que pose Thomas Hill dans son ouvrage qui est une version modifiée de sa thèse de doctorat présentée à la Faculté de Philosophie de l'Université Christian-Albrecht à Kiel. Pour répondre à cette question, l'auteur se propose d'expliquer quelles fonctions jouaient les monastères dans

la société danoise du XII^e siècle. Pour commencer, l'auteur examine les relations qui unissaient les monastères et l'Etat. Les monastères étaient obligés de prier pour le roi ainsi que d'accueillir dans son enceinte le souverain avec sa suite; le monarque faisait appel aux abbés – quoique rarement – pour lui servir de conseillers et de diplomates. Bref, les profits que le royaume pouvait tirer des monastères étaient plutôt maigres. L'auteur souligne le contraste qui existait, dans ce domaine, entre les monastères et les évêchés. Ces derniers fournissaient des contingents de gens d'armes, les évêques jouaient un rôle politique important aussi bien comme des conseillers que comme capitaines des troupes royales. Il n'est donc pas possible d'affirmer – conclut l'auteur – que les monarques aient fondé des monastères rien que pour ces maigres profits qu'ils pouvaient en tirer. La raison doit en être ailleurs.

L'auteur souligne le fait que presque chaque monastère connu était lié avec un groupe social – restreint mais bien déterminé – le plus souvent constitué par une famille, plus rarement par les évêques du même diocèse. Ce sont eux qui fondaient le monastère, subvenaient à ses besoins, qui le contrôlaient mais aussi le protégeaient. La communauté priait pour eux, se chargeait d'eux lorsqu'ils vieillissaient et les enterrait dans son église. Il arrivait parfois qu'une personne apparentée ou autrement liée avec la famille des fondateurs soit vénérée par la communauté comme une personne sainte. C'est dans les attitudes et les aspirations de ces groupes sociaux que l'auteur propose de chercher l'explication de cette vague de fondations ecclésiastiques qu'a connue le Danemark au XII^e siècle. Laissant de côté les motifs purement religieux présidant à l'action des fondateurs et des bienfaiteurs (sans pour autant les sous-estimer), l'auteur se concentre sur l'aspect social et politique des fondations: selon lui, le fait de fonder un monastère et de subvenir à ses besoins transformait ces personnes particulières en un groupe social et d'autre part, renforçait leur position politique dans le royaume. Parmi les exemples cités par l'auteur il y en a un particulièrement significatif: Sorø.

Le monastère de Sorø, fondé par les fils de Skjalm Hvide mort vers 1113, a bénéficié, pendant des décennies, des soins constants et attentifs de la part de la famille des fondateurs. Cet état de choses a duré jusqu'au milieu du XIII^e siècle, époque à laquelle les bienfaiteurs se sont détournés du monastère. Les raisons de cette désaffection, l'auteur les explique de la façon suivante: les descendants de Skjalm Hvide se sont trouvés tout près du trône royal à l'époque où la monarchie danoise – sous les Valdemar – était au faîte de sa puissance. C'est dans ces conditions-là que se forme la vocation de la famille qui – si nous comprenons bien les intentions de Thomas Hill – commence à voir sa place aux côtés du souverain espérant ainsi pouvoir participer à la grandeur et à la gloire de la monarchie. Cette idée unissait les très nombreux descendants des fondateurs du monastère au point d'en faire un groupe. A cette époque-là, leurs liens avec Sorø étaient très étroits. Ils ne se sont relâchés que lorsque l'alliance avec le roi a faibli et la puissance du Danemark s'était effondrée, c'est-à-dire au moment où l'idée unissant la famille perdait sa raison d'être. Il semblerait donc que prenant soin du monastère et enterrant leurs morts dans son église, les descendants de Skjalm aient voulu ainsi manifester leur unité. Lorsque, nouvelle conjoncture politique aidant, ce sentiment-là a faibli, l'abbaye de Sorø a cessé d'être utile.

Le lecteur devrait être reconnaissant à l'auteur pour le soin avec lequel ce dernier a établi les faits et pour la présentation monographique de l'histoire de plus d'une dizaine de monastères danois. Mais le plus grand mérite de cet ouvrage est d'avoir soulevé le problème évoqué tout à l'heure: quel était le rôle des fondations ecclésiastiques et du fait de subvenir aux besoins des églises déjà existantes dans la formation des groupes sociaux? Bien que le sujet ne soit pas nouveau (il a été en effet plusieurs fois abordé dans le cadre des fondations franques et allemandes), nos connaissances dans ce domaine restent toujours insuffisantes. L'ouvrage de Thomas Hill fournit de nouvelles pistes de recherche, rapporte des faits nouveaux et intéressants.